



MISS BILLIE BURKE, DANS LA COMEDIE "THE RUNAWAY" AU TULANE

Vieille Eglise.

Avec sa tour vétuste où s'enroule du lierre, Son clocher ajouré d'où ne s'envole plus En notes de cristal l'appel des Anges, Et son porche branlant dont s'effrite la pierre,

Elle ne semble plus l'arche de la prière, L'église du village aux piliers vermoulu. Que l'encens parfumé dans des temps révolus Quand un soleil plus rouge entr'ait par la verrière.

Mais si plus d'une ogive a perdu son vitrail, Et plus d'un saint du bois l'éclat de son camail, Si la foi sur l'autel n'allume plus de flammes,

Le grand rêve chrétien doit l'habiter encor, Car l'église en son fruste et paisible décor, Fait penser à la grange où Dieu range les âmes.

Mondanités.

Le bal annuel des Olympiens aura lieu à l'Opéra lundi soir.

M. et Mme F. M. Cordill et Mlle Marion Cordill donnent un déjeuner au Country Club aujourd'hui en l'honneur de Mlle Elise Urquhart.

Une réunion musicale aura lieu de 5 à 7 heures ce soir chez M. et Mme E. von Mysenbug, qui reçoivent pour les officiers du croiseur Allemand Bremen.

M. et Mme John D. Little offrent un dîner à Mlle Ruth Hobson lundi soir.

Lundi dernier Mme S. P. Walmsley et Mlle Carrie Walmsley ont donné un fort joli lunch en l'honneur de Mlle Annette Ives de Los Angeles. Les invités étaient Mlle Alice Miller, Kate Nott, Violet Johnson, Lois Janvier, Katherine Rainey, Elise Urquhart, Susan Merrick, Monita Hardin, Annott Vaught et Mme Silvester P. Walmsley, Jr. La table était décorée de roses et de rubans et toute belle pâle et rose. Les souvenirs étaient de ravissantes petites pelotes.

Mme Gustave Olivier donnera une partie de bridge-whist mardi après-midi.

Mme Gustave Kohn et Mlle Thérèse Kohn ont donné mardi, un beau dîner dont les convives étaient M. et Mme Chapman H. Hyams, Jne, Mlle Jean Gannon, Laura Hubson, le consul Helge, M. de Waelo, et M. William Poltevent et William Stauffer.

Le mariage de Mlle Amable Dupros et de M. Abram Luria sera célébré mercredi à 5 heures, à l'église St-Augustin.

En l'honneur de Mme L. N. Brunswil et de Mlle Annette Ives, de Los Angeles, Cal. M. et Mme Thomas B. Norton, donnent une réunion musicale cet après-midi.

Mlle Katherine Legendre est de retour de New-York où elle a été pendant quelque temps l'hôte de M. et Mme Sidney Jennings.

Mardi après-midi Mme David W. Pipes et Mlle Sara Pipes ont donné en l'honneur de Mlle Kitty Rogers de la Virginie, une partie de bridge-whist à laquelle ont pris part Mlle Marion Monroe, Lois Janvier, Bernice Bentley, Amelia Baldwin, Marion Mallet, Beanie Picklen, Irene Rhodus, Sally Dart, Frances Hawkins, Agalice McCaw, Edith Allen, Blonnie Provosty, Josephine May, Mmes King Logan, Alexander, Ficklen et Charles F. Buck, Jr. Les prix étaient des paniers Marie-Anthoinette contenant des fougères. Les salons étaient décorés de plantes vertes et de roses Killarney, fleurs qui garnissaient aussi la table au tour de laquelle ou a servi le thé après la partie.

Mlle Alice Miller donnera un dîner mardi soir.

Très brillante, la réception qui a été donnée dimanche soir par le Consul Allemand et Mme Bohlen

l'honneur des officiers du croiseur Allemand Bremen, dans un des salons de l'hôtel Grunewald, qui était admirablement décoré par la circonstance de plantes vertes et de drapeaux Allemands et Américains. Le lendemain, le consul et Mme Bohlen offraient un dîner au Capt Seebold, le commandant du Bremen. Les autres invités étaient le baron et la baronne von Mysenbug, le lieutenant Gerth, M. et Mme Ernest Bornemann, Mlle Hilda von Mysenbug, Mme George Aldigé et M. et Mme Edwin T. Merrick.

M. et Mme Hugh McCloskey donneront un dîner dimanche, en l'honneur de leur fille, Mlle Corinne McCloskey.

Une ravissante soirée dansante a été donnée par un club de tout jeunes gens chez M. et Mme Frank B. Hayne, samedi dernier. Parmi les assistants: Mlle Charlotte Seamus, Marguerite de la Vergne, Helen White, Mary Hayne, Alpha et Arthe Valrin, Mary Virginia Perkins, Laura Saunders, Althea Wushup, Elise Perrilliat, Marguerite Elise Josephine de Grange, Eleanor White, Althea Fox, Alma Baldwin, Virginia Voorhis, Gladys Reiss, Lucille Walmsley, Mildred Parham et M. M. John Baldwin, William Parkerson, Eugène Saunders, Norvilt T. Harris Edmond Souchon, Pierre Villier, Gervais Parrot, Dick Saunders, John Hayne, James Monroe, Richard Orme, Alard Kaufman, Walton Sherrouse, Edward Brown, L. Griswold, Sam Shepard, Robert Perkins, Hudson Grunewald, Robert Clark, Harry Reynolds, James Dalgreen, Mortimer Wadon, Emory C. Parkerson, Frank Hayne et quelques autres.

M. et Mme James D. Lacey donneront une partie de théâtre en l'honneur de Mlle Susan Merrick mercredi.

Le même soir un souper buffet sera offert à Mlle Sarah Frances White de la Georgie, par Mme Anthony J. O'Reilly et Mlle Frederica O'Reilly.

Mme Sadie Cameron McDonald donnera un dîner chez Antonio Jeudi soir.

Mme Clara Laplace fait des invitations pour le mariage de sa fille, Mlle Marie Eugénie Laplace avec M. Henry E. Briere, Jeudi 5 heures, à l'église du Saint-Nom de Jésus avenue St. Charles. Une réception aura lieu ensuite chez Mme Laplace.

M. et Mme Charles M. Whitney donneront une partie de théâtre mercredi soir pour leur nièce, Mlle Marie Elise Whitney.

Mme Fernand May a réuni à un lunch des plus élégants, jeudi après-midi, Mmes T. Bush, L. S. Stauffer, A. Britton, Robert Monroe, George B. Matthews, Léon Gibert, Arthur Parker, Daniel Holder, Albert Schwartz, Mlle Thérèse Kohn et Mme Edward A. McIlheny de qui elle recevait. La table était fleurie de roses.

Mlle Hilda Beltran a donné un lunch et un "linea show" en

l'honneur de Mlle Eugénie Laplace, lundi après-midi. Les personnes présentes étaient Mlle Olga Rocquet, Laurence Humphrey, Edna Hermann, Maud Ford, Viola Jones, Amélie Granger, Olga Hermann, Gabrielle Dayries, Germaine Rocquet, Clara Laplace, Mmes C. Laplace, Maurice Briere, G. Marinoni, R. Pigard, Prentiss, Edington, William Nolan, E. Marioni, Joe, Mlle Beltran recevait avec sa mère, Mme E. L. Beltran, et Mlle Laplace.

Les convives de Mme Crawford Ellis à un lunch qui eut lieu au Pickwick Club jeudi, étaient Mmes Eugène McGivney, James Wright, Marion Stuchon, W. H. Wilson, Walter Wright, Edward Toby, Charles Rainey, G. B. Simmons, Charles F. Buck, Mme Gurgert de Omaha, et Mlle Elizabeth Wilson.

Jeudi soir M. et Mme Ernest George et Mlle Agnès George recevront en l'honneur de Mlle Elise Urquhart et de Mlle Mary Clifton Tabb, de Louisville.

Très beau souper-buffet chez M. et Mme Charles Ziegler et Mlle Adrienne Ziegler, en l'honneur de Mlle Ruth Saunders, d'Evansville, Ind., mardi soir. L'élégante demeure était décorée à cette occasion d'une profusion de palmiers et de fleurs: roses, œillets et jacinthes. Des œillets roses et des bandes de tulle et des rubans ornaient la table. Mme Ziegler et Mlle Ziegler recevaient aidées de Mlle Saunders et Mlle Emily Jones. Parmi les personnes présentes: Mlle Anais Legendre, Agnès George, Carrie Walmsley, Anna Martin, Marguerite Maginolis, Adèle Monroe, Louise Laplace, Elise Hindermann, Corlaine McCloskey, Emily Jones, Sidonie Provosty, Marie Aldigé, Emilie Wheeler, Mary Campbell, Gladys Taylor, Ethel Arles, Marguerite Holland, Marion Cordill, Hilda Phelps, Dorothy Wilmot, M. L'Oak Labatt, Charles Dickson, F. O'Kelly, Pendleton S. Norris, James Planché, Clarence Troup, Semmes Walmsley, Ovide LaCur, Francis M. Legendre, L. Hote Watts, Leverich, George Rickert, Maurice Monroe, Fred Stanton, Harry Stevens, Boatser O'Reilly, Wheeler Woolfolk, John Pratt, Dr Charles Eschleman et quelques autres.

M. et Mme Ernest Bornemann donneront un dîner en l'honneur des officiers du croiseur Allemand, Bremen, jeudi soir.

Le second d'une série de beaux dîners que donnent cet hiver le Col. et Mlle Hugues de la Vergne, a eu lieu mercredi soir. Leurs convives cette fois étaient M. et Mme Thomas Norton, M. et Mme Frank B. Williams, M. et Mme Charles F. Claiborne, M. et Mme James Fuchs, M. et Mme Fernand May, M. et Mme Hugh de Lacey Vincent, M. et Mme Robert J. Perkins, Mme Edgard H. Bright, M. et Mme M. K. Trezevant, M. Charles T. Sonlat et George Nott. La table somptueusement garnie de jacinthes blanches, et d'argenterie était ornée au centre d'un long miroir que surmontait un lustre en cristal et bronze doré, dont les cornes d'abondance contenaient des roses American Beauty. Autour du miroir une guirlande d'asparagus entremêlée de jacinthes blanches, et nouée de rubans de la couleur de ces roses. Cette décoration d'un goût exquis était complétée par des candélabres en cristal avec bougies vertes coiffées d'abat-jour Watteau. Une brillante musique d'orchestre s'est fait entendre pendant le repas.

Les Palstaffiens donneront leur bal annuel à l'Opéra vendredi soir. Une des plus belles fêtes de la saison a été le cotillon qui donnait M. Morgan Whitney à l'Athénium vendredi soir, en l'honneur de sa nièce, Mlle Marie Louise Whitley. La salle avait reçu à cette occasion, une merveilleuse décoration. Les fleurs étaient ravissantes. Mlle Whitley qui recevait avec sa mère, Mme George Q. Whitney, et son oncle, portait une toilette exquise en dentelle blanche brodée de perles roses. Le cotillon était conduit par M. M. William T. Maginolis et Mlle Whitney et M. M. Chapman H. Hyams, Jr. et Charles B. Thurn.

Mme Ike Stauffer donnera une partie de théâtre samedi, pour sa nièce, Mlle Célestine Stauffer.

Le Cercle Polyhymnia a donné

une autre de ses ravissantes soirées musicales lundi soir, dans les salons de M. et Mme John Morris Gehl, rue Ste Marie. L'auditoire, très nombreux, a beaucoup goûté le programme qui était d'excellente composition et a été admirablement rendu. Il comportait: "The Sea Hawk" de Pear's "Insult" de Chœur, "Impromptu" Chopin, piano, Mlle Marietta Sarra, "I Hear You Calling Me" chant, M. Robert Gutschalk, "One Fine Day" de Mme Buttery, chant, Puccini, Mlle Marie Gref; "Récitation choïse, M. Gustave Lambias; "La Forza del Destino", duo, Verdi, M. Robert Gutschalk et René J. Lacoste; a "L'Enchantresse", b "Will-o-the-Wisp", chant, Mme Fred W. Bott; a "Largo", b "Danse Espagnole", violon, Sarazate, M. René Salomon; "Sérénade" d'Erick Meyer-Hellmoud, chœur.

Vendredi soir, second cotillon du Louisiana Club.

Mercredi dernier, Mme Paul Emile Archibard donnait, en sa résidence de la rue des Bemparts, un très beau lunch et une partie de bridge-whist à laquelle ont pris part Mmes A. W. de Roalds, Peter F. de Pesce, Frédéric Parham, John D'Arquin, Thomas Mason, Charles J. Tufard, Léonce Tailand, Ginder Gotschalk et René J. Lacoste; a "L'Enchantresse", b "Will-o-the-Wisp", chant, Mme Fred W. Bott; a "Largo", b "Danse Espagnole", violon, Sarazate, M. René Salomon; "Sérénade" d'Erick Meyer-Hellmoud, chœur.

Mme Oscar Putnam donnera un bridge-whist le 9 février. Mlle Amélie Granger a donné, mercredi après-midi, en l'honneur de Mlle Hilde Michel, une charmante partie de bridge-whist dont les prix fort élégants, ont été gagnés par Mlle Alice Fourchy, Emma Desporte et Innes Morris; la consolation est allée à Mlle Viola Jones. La maison était décorée de plantes vertes et des fleurs roses. Des roses roses et des fougères ornaient les petites tables où le lunch a été servi par Mlle Olga Hermann, Claire Vallot, Mignonne Michel et Marcelle Lebesque.

M. et Mme Eugène LaPice donneront une soirée au Country Club le 3 février.

Au milieu d'une nombreuse assistance a eu lieu mercredi soir, chez M. et Mme F. Artiques, rue Baronne, la seconde soirée musicale du Cercle Apollon, qui a été un véritable succès. Le programme très applaudi, était ainsi composé: "Aubade à la Française", zibulab, Chœur "Jerusalem" Verdi, M. René Garrot, "The Mission of the Rose" Cowen, Mlle Marie Crôubre; "Vos Deux" Barbirolli, Mlle Irène Polrot, "Song of the Soul" Briel, Mlle Olga Wenok, "Carmen" Bizet, Mlle F. Ader, M. Crôubre, A. Peres, "The Miller's Wedding" Spicker, Chœur. Accompagnatrice: Mlle Bertha Artiques. Directrice, Mlle Amélie Poulj.

M. et Mme John J. Gannon et Mlle Jean Gannon donneront un souper buffet dimanche prochain en l'honneur de Mlle Susan Merrick, Evelyn Rose et Marjorie Bobb.

L'Equipe du Mystère fait des invitations pour son bal qui, aura lieu à l'Athénium le 14 Fév.

EN RIANT...

On parlait de l'impression que doivent garder de la rencontre ceux qui, un jour, ont vu la mort face à face.

—Et vous, général, questionna quelqu'un, avez-vous bon souvenir de votre premier tête-à-tête avec la "camarde?"

—Excellent, répliqua avec bonhomie le vieil homme.

L'élément féminin, qui s'était rapproché du cercle des causeurs, dans l'attente d'un pathétique propre à donner le frisson, avoua sa déception.

—Ma foi, tant pis, mesdames, reprit en souriant le général, et ce sourire bleuisait un peu les features d'une ancienne cicatrice qui striait d'un fin réseau la mâchoire volontaire. Ma foi tant pis, je veux être avant tout véridique. Si donc c'est une histoire de guerre, un très dramatique récit que celui que je vais faire, vous n'y trouverez pas, je le crains les éléments d'intérêt qu'escomptent vos aimables névroses de mondaines raffinées. La mort, je vous assure, n'a pas toujours ce masque terrifiant que vous lui supposez; et vous pouvez m'en croire sur parole, car nous sommes, elle et moi, de vieilles connaissances.

Songez, mesdames...

L'ironie du sourire matité s'accrut.

—Songez que notre première entrevue, date de temps très lointains, alors que, cristallinement, aucune de vous n'était née, puisqu'il lui faudrait, aujourd'hui, avouer la quarantaine. Oui, c'était à Champigny, le 30 novembre 1870.

Elle m'est apparue bien proche la grimace de ce visage folot qui hante notre vision suprême, la "camarde", comme vous dites; mais je lui ai sur le nez de si bon cœur, que, depuis lors, jamais plus elle n'a tenté de m'impressionner.

J'étais resté durant toute la première partie de la guerre au dépôt de mon régiment où je faisais office d'instructeur. C'est ce qui vous explique que je n'ai reçu le baptême du feu qu'à Champigny, en qualité de lieutenant.

Depuis si long-temps, j'attendais mon tour de combat, que j'accueillis l'ordre de marche avec une sorte d'exaltation mystique. Offrir sa vie pour son pays me parut un acte d'une si haute portée morale, qu'il ne pouvait aller sans quelque grave préparation in ériure. Je méditais donc sur moi-même, je m'exhortais mentalement au sacrifice, et surtout à l'idée que je devais aux soldats placés sous mes ordres l'exemple de bien mourir.

J'eus, d'ailleurs, le temps de la réflexion. Tout un jour, puis toute une nuit, on nous laissa pîntiner dans la boue, sous la bise glaciale, au champ de manœuvres de Vincennes. Enfin, à l'aube, on se mit en route tandis que le ciel était comme ébranlé, de tous les points de l'horizon, par une effroyable canonnade.

Mes "moblots" chantaient.

Nouveaux venus au corps, je ne connaissais pas ces hommes, dont la tenue débraillée, les salures désinvoltes, le laisser-aller saubourrien, déconcertaient mes principes d'instructeur méticuleux. Le provincial aussi souffrait en moi de ce premier contact avec le "bagout" parisien. Car j'avais affaire à de vrais "Parigots", à de jeunes ouvriers de Belleville ou de Charonne qui marchaient au feu du même pas entraînant qu'ils devaient aller, nager, le dimanche, boire le vin bi-u hors barrière et lançant les mêmes refrains.

Nous traversâmes la plaine de Nogent pour déboucher sur la rive droite de la Marne, entre le pont de Petit-Bry et le viaduc du chemin de fer, tous deux à demi détruits. Le génie venait d'achever, sous le feu même de l'ennemi, installé dans les maisons qui couronnaient les crêtes de la rive gauche, un pont de bateaux d'une solidité douteuse.

Bide abstrait, un général arriva sur nous, qui formions tête de colonne.

—En avant, les Parisiens, criait-il, grimpez là-haut et tenez-y bon jusqu'à ce que tout le monde soit passé....

Il parlait encore, agitant du haut de son grand cheval maigre un petit corps courtaud et trapu, que déjà tout s'était ébranlé. Et l'élan fut, pour moi, si imprévu, d'une spontanéité si déconcertante, que je faillis demeurer en arrière. Ah! je n'avais pas besoin "d'enlever" mes hommes. Inouïes des préceptes modérateurs du pas gymnastique, ils couraient comme des engrais ou des gamins, par bonds, par gambades, criant, s'apostrophant entre eux, vociférant à l'adresse de l'ennemi invisible qui les criblait de balles, des défilés en arrot, des injures en langue verte.

Une demi-heure plus tard, haletant, fourbu, la gorge sèche, les jambes brisées, je me jetais à la suite d'une poignée de mobiles, dans ces maisons de la rive gauche, dont nous venions, avec un entrain forcené, de déloger les Allemands.

Mon premier souci fut de faire acte d'autorité. Mes hommes suivaient le cours du passage du fleuve et de l'assaut des positions en-

emies, s'étaient si peu préoccupés de mes commandements et de ma propre personne, ils m'avaient mené d'une telle allure désordonnée, que j'étais en proie à une rage froide. Je leur en voulais de ne pas même m'avoir laissé le temps de me rendre compte du danger ni le loisir de le braver en posture héroïque, je me sentais comme disqualifié par le ridicule.

—Allons, ici rassemblement! leur criai-je d'une voix rude.

Tous étaient à bout de souffle, plusieurs venaient de s'apercevoir qu'ils étaient blessés, un "tapin" examinait avec une muette dévotion sa peau d'âne crevée par une balle. Je les poussai dans une vaste salle du rez-de-chaussée, prescrivant de veiller aux fenêtres donnant sur le plateau de Villiers; l'ennemi s'était, dans cette direction, retiré vers ses retranchements, mais il pouvait tenter un retour offensif.

Quant à moi, je décidai de monter au premier étage de la maison dévastée, afin de me rendre compte de la situation. J'avais à peine gravi quelques marches que je trébuchai sur un cadavre d'Allemand, étendu parmi des plâtras, des toiles brisées. Plus haut, je trouvai d'autres cadavres encore, à demi ensevelis sous les débris du toit, fracassé par les obus.

L'artillerie avait décidément préparé de façon efficace notre offensive et c'est pourquoi nous avions eu relativement jusqu' alors la partie belle, mais maintenant...

Dénué comme un immense champ de manœuvres, le plateau, à la lisière duquel l'avant-garde de l'armée de Paris venait de prendre position, était, en face de nous, dominé par le château de Villiers, crénelé, percé de meurtrières et défendu par tout un système de fossés, d'abatis d'arbres, de fils de fer barbelés.

Ainsi il nous faudrait, sous une pluie de mitraille, traverser à découvert, sans un abri, toute cette étendue de terrain avant de pouvoir aborder enfin le formidable camp retranché dont chaque fosse, chaque barrique, chaque mur, serait l'occasion d'un combat meurtrier.

Une telle perspective avait de quoi faire réfléchir les plus intrépides. On allait, en réalité, à un véritable massacre, c'était la mort presque certaine. J'eus conscience nettement de l'effroyable hécatombe et de mon cadavre géant tout enorganté dans la plaine parmi des milliers de cadavres amoncelés.

Un trouble indéfinissable me gagnait. Par bonheur, soudain, je songeai à mes hommes qui, en bas, du poste que je leur avais assigné, aux fenêtres donnant sur Villiers, devaient faire les mêmes constatations et, sans nul doute, céder dans le désarroi de leur âme puérisse, au même instinct confus de vivre.

En hâte, je redescendis, décidé à faire mon devoir de chef et déjà, préparant les mots énergiques pour relever les courages. Or, voici, dès le seuil de la vaste pièce du rez-de-chaussée, ce que je vis.

Juché sur une table, au milieu d'un groupe qui riait à s'en tenir les côtes, un de mes mobiles, surnommé "l'Artiste", incrustait des légendes qu'il venait de charbonner sur le mur. Plus loin, un autre groupe s'agitait parmi des cris joyeux et se disputait, avec des bourrades, le tambour crevé. D'autres se penchaient aux fenêtres pour hâler des camarades dans le jardin d'une maison voisine. Enfin il y en avait un qui dormait à poing fermé, accolé dans l'angle du mur, son chapepot entre les genoux, tandis qu'un autre, un ténor, chantait à tue-tête:

Dans les jardins d'un bon père Les lilas sont fleuris...

En l'état d'esprit où j'étais, le spectacle de cette innocence tranquille, de cet héroïsme qui s'ignore, me bouleversa d'admiration et d'attendrissement. Ah! les braves gens! Je ne songeai plus à leur imposer mes commandements, j'aurais voulu les embrasser tous comme des frères.

—Mon lieutenant, me cria gaiement le "tapin", dites leur de me rendre ma caisse, j'ai parié que je m'en ferais un bonnet à poil pour embêter les Prussos.

—Laquelle prêtèrez-vous, mon lieutenant, me demanda familièrement l'Artiste, celle qui a un pif à rebours ou la grosse aux belles mirlottes?

—Et bien! on y va? s'enquit simplement le dormeur, soudain sur ses pieds.

Et le ténor qui achevait la toilette de son fuil, poussa à pleine voix le refrain, hurlé en chœur:

Après de ma blonde...

Alors, que vous dirais-je, la glace était rompue. J'ai fraternisé avec mes "Parigots". Nous étions les meilleurs amis du monde quand la charge a sonné. Ah! nous avons couru, nous avons couru à travers cette maudite plaine où la mitraille passait en ouragan, mais le feu roulant de la blique faubourienne ne désarmait pas pour si peu. Je risais des lazzi de mes compagnons et surtout des efforts cocasses du "tapin" pour se coiffer de sa caisse crevée, lorsque j'eus l'impression

que la camarade, vexée de n'être pas prise au sérieux, m'allongea une gifle formidable: une balle m'abattit, la mâchoire brisée....

Et vous savez, conclut le général sur un sourire, mouillé cette fois d'émotion attendrie, ils ont pris le château de Villiers sans moi, ces satanés "Parigots."

L'intelligence des abeilles.

Certains ont prétendu que l'activité merveilleuse déployée par ces petits insectes relevait exclusivement de l'instinct. Une expérience très curieuse faite récemment par un savant montre, au contraire, que les abeilles sont capables de réfléchir. Un soir, notre savant plaça des morceaux de sucre assez loin du rucher. Le lendemain matin, les ouvrières chercheuses, comme il en existe dans toutes les ruches, les ont découvertes et signalées. Tout de suite, un va-et-vient de butineuses s'établit entre les ruches et le sucre. Mais comment faire pour enlever ce sucre solide? Les abeilles n'en ont jamais vu et pourtant elles ont reconnu que c'était du sucre! Les butineuses ont bien essayé de le mordiller, mais elles ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs mandibules étaient impuissantes. Alors s'organisa un double courant d'ouvrières au vol: elles allèrent de la ruche au bassin plein d'eau, récoltèrent de l'eau dans leur jabot, revinrent aux morceaux de sucre, sur lesquels elles déposèrent l'eau et aspirèrent ensuite le sirop formé qu'elles reportèrent à la ruche! En quelques instants les morceaux de sucre disparaurent. L'expérience était concluante.

Plus risible que vrai.

Dans beaucoup d'hôtels d'Amérique, il y a des chambres spacieuses pour les chiens, meublées avec un luxe ridicule et décorées de tapis moelleux. Les repas sont servis sur une table basse, proportionnée à la taille du convive, de façon qu'il n'ait ni l'ennui de tendre le cou, ni la peine de le baisser; la vaisselle, de fine porcelaine, est timbrée d'une tête de chien; un chef spécial dirige pour l'hôtel la cuisine canine. A chaque chambre est joint un cabinet de toilette, où l'on trouve les brosses, peignes, savons et parfums nécessaires à la toilette d'un chien élégant; on y trouve même une tresse de manucure. Le "New York American" donne la liste de trousses d'une bête comme il faut: elle comprend un collier, un pectoral, un veston pour le footing, un smoking pour la maison, une pelisse pour l'hiver, un imperméable et des caoutchoucs pour la pluie; enfin, pour l'été, un petit parasol qu'un mécanisme ingénieux tient fixé au collier. Ce parasol coûte à lui seul 500 francs; mais, à partir de 1 300 francs, tout compris, un chien peut être proprement habillé. E fin, un Américain a eu l'idée ingénieuse de faire aspirer les parasites et la poussière des chiens par le même appareil qui, par le vide, nettoie les appartements et les meubles.

Pour les cardiaques.

Toutes les personnes qui ont le cœur sensible savent combien il est fatigant de monter un escalier. Les hommes les plus robustes, quand ils font une ascension un peu longue, ont éprouvé eux-mêmes une impression pénible d'essoufflement. M. Schurig, médecin d'état-major allemand, fait connaître une pantoufle dont il est l'inventeur et qui permet d'éviter ce malaise. Cette pantoufle ne diffère des autres qu'en ce qu'elle est munie d'une semelle très épaisse (huit centimètres environ). Les marches d'escalier ayant une hauteur moyenne de 16 à 17 centimètres, on comprend que celle-ci se trouve réduite de moitié et que l'effort à fournir pour passer d'une marche à l'autre diminue dans une proportion bien plus forte, d'autant plus forte qu'il y a plus de degrés. Tel malade qui, mané de ses souliers habituels, gravissait avec peine un étage, en grimpe quatre comme un chamois à l'aide de la pantoufle Schurig. Cette pantoufle magique a tous les avantages; elle est légère; elle se chaussent aisément; dès qu'on en a besoin, on terrait plat, elle se met dans la poche; enfin une seule suffit. Le journal d'outre-Rhin a qui nous emprunte cette nouvelle scientifique, néglige de dire que pour avoir tout le bénéfice de l'invention, il faut poser l'un après l'autre, sur chaque des marches, la pied à la pantoufle et la pied au soulier. Cela va de soi; mais avec les malades, on ne saurait prendre trop de précautions.